Chronique

LE MUSÉE D'ANDERLECHT

Bruxelles, novembre 1932.

— La maison d'Erasme, s'il vous plaît ?

L'agent, debout dans sa petite chaire à prêcher, nous dit : « Quand vous arriverez au cinquième agent fixe, vous prendrez la chaussée de Mons. »

A quoi reconnaît-on les agents fixes des agents mobiles ? Nous énumérons les casques en ripolin blanc et, naturellement, aucun de nous ne sait les compter. Voici enfin le cinquième. Malheureusement, c'est un malotru. « Vous êtes quatre dans la voiture, dit-il, et il n'y en a pas un qui puisse descendre! » — Si tous les touristes, pour demander leur chemin, descendaient de voiture, cela ferait, même à Bruxelles, un bel encombrement. Enfin, il veut bien indiquer de la main la chaussée de Mons. Il nous faut atteindre maintenant la place de la Vaillance, puis l'église d'Anderlecht. Un petit garçon sort de l'école. Il nous montre sans hésiter le détour qui mène à la maison du vieux maître

L'endroit est charmant. Visiblement, on l'a déblayé pour installer ici la solitude et le silence. Au bout d'une place tranquille on aperçoit le chevet d'une belle église gothique. Il ne passe personne. Une bande de gazon ourle le pied d'un mur. Une porte de la Renaissance, enlevée à une maison voisine, ouvre dans ce mur un accès à un jardin planté de grands arbres. Et, au fond de ce jardin s'élève un long corps de logis, fait d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Il est de cette extrême fin du gothique, touché de la Renaissance, et qui a tant de grâce. Les fenêtres sont divisées par des meneaux. Celles du toit sont surmontées de gables à profil d'escalier. Le ton est d'un gris rosé. Dans ces arbres, cette demeure a la grâce tranquille de son vieux nom : « de Zwane », le cygne.

Elle était toute neuve quand Erasme, qui habitait Louvain, y vint voir son ami le chanoine Pierre Wichman, qui l'avait construite en 1515. Mais, avant de franchir après lui le seuil, voyons où nous sommes, et ne confondons pas Anderlecht avec un simple faubourg de Bruxelles. C'est une très ancienne ville, sur une pente exposée au Midi, le long de la Senne. Son chapitre date, on le dit du moins, du neuvième ou du dixième siècle. On a ses statuts de 1481. Sa gloire est qu'un des chanoines, Adrien Goyens, est devenu pape sous le nom d'Adrien VI. En 1252, un doyen du chapitre fonda un béguinage de huit béguines. Du bavardage et des oraisons de ces pieuses femmes, la maison, blottie au pied de l'église, s'appela la klap-huis, la maison des caquets. Elle existe encore. La municipalité d'Anderlecht, diligente et soucieuse du passé de la ville, l'a restaurée en 1930. Le rez-de-chaussée a retrouvé son aspect ancien; l'étage est devenu un musée de la vie d'autrefois.

C'est le même plan qui a été suivi en 1932, quand il s'est agi d'ouvrir au public la maison de Wichman,— disons la maison d'Erasme, puisque l'hôte de passage a évincé son ami. L'authenticité était confirmée par une longue tradition. Ses travaux de restauration l'ont confirmée.On a trouvé, sous le badigeon, des traces de fresques que Huyghens (le frère de l'astronome) avait vues, déjà ruinées, en 1690. Malheureusement une partie de la maison, après avoir servi de remise, a été démolie en 1844. Dans ce qui reste on a gratté les peintures, nettoyé, remis à jour les solives des plafonds. Comme au béguinage, on a fait au rez-de-chaussée une restitution de la maison au temps d'Erasme; au premier étage, un musée municipal. Le tout a été organisé avec beaucoup de science et de goût par le conservateur, M. Daniel van Damme.

Erasme, pour beaucoup de Français, c'est surtout le portrait de Holbein. Un homme d'un aspect mince et frileux, emmitouflé de vêtements noirs, avec un bonnet noir enfoncé sur la tête, et qui écrit. Le nez effilé, la bouche un peu pincée dénonce ceux à qui Mercure a donné sa finesse. Le long visage maigre annonce Saturne, qui fait les érudits. A vrai dire, le personnage est un des plus curieux qui soient. Sa naissance est toute romanesque. Un jeune bourgeois a pour maîtresse la fille d'un médecin. Sa famille essaye de rompre la liaison. Pendant qu'il est à Rome, on lui annonce que sa maîtresse est morte. Il se fait prêtre. Au lieu de mourir, elle lui a donné un fils. Ce fils, c'est Erasme.

Il est adolescent quand sa mère meurt de la peste. Il perd son père un peu plus tard. A vingt-deux ans, il entre comme novice chez les Augustins de Stein. Mais il y a en lui un goût inquiet de la liberté, qui le chasse ailleurs. Il est excellent latiniste, ce qui, à cette époque, est une ressource. Ordonné prêtre en 1492, il devient l'année suivante secrétaire de l'évêque de Cambrai, Henri de Berg, personnage très considérable, chancelier de la Toison d'Or, et le premier dignitaire ecclésiastique de la Bourgogne. Voilà faite, pensez-vous, la fortune d'Erasme. Point du tout. Ses idées sur les grands étaient nettes. Il a dit dans les *Adages* : « De tous les oiseaux, l'aigle est le seul qui ait paru aux sages représenter dignement la royauté; il n'a ni beauté, ni ramage, ni bon goût, mais il est carnivore, rapace, pillard, dévastateur, querelleur, solitaire, haï de tous; il a un immense pouvoir de nuire, et plus de volonté encore que de pouvoir. » — Deux ans plus tard, notre homme demande à son maître un congé et un subside, qu'il obtient, pour aller à Paris.

Le malheur voulut qu'il y fût recommandé à Jean Standonck de Malines, zélateur de la *Devotio moderna*. C'était une tendance ascétique et mystique venue de Hollande, et que Standonck faisait régner au collège Montaigu, dont il était le régent. Erasme, de santé faible et de goûts délicats, n'était pas un ascète. Plus tard, il se fera dispenser du maigre le vendredi. Il avait, disait-il, l'estomac luthérien. Il a écrit que l'air empoisonné et la nourriture pourrie de Montaigu lui avaient perdu la santé. La scolastique régnait encore à Paris, et Erasme la détestait. Il s'en est âprement moqué dans l'*Eloge de la folie*. Mais il y avait aussi à Paris des humanistes, dont le chef était Robert Gaguin, à qui Erasme était recommandé, et pour qui il composa un de ces éloges qu'on insérait alors à la fin des livres. Du même coup, il devint un homme connu.

Le lien avec l'évêque de Cambrai lui pesait. Il le rompit, et trouva un élève de haut rang, William Blount, lord Mountjoy, qui sera lui-même plus tard précepteur d'Henri VIII. A sa suite. Erasme passe en 1499 en Angleterre. Il y connaît Thomas Morus, le futur chancelier, qui a seize ans de moins que lui. Ces deux libres esprits se lient d'une étroite amitié. Ils ont l'un et l'autre une idée du monde, claire et cruelle. Erasme l'exposera en 1508, dans ce livre charmant, tantôt hardi jusqu'à la brutalité, tantôt équivoque et nuancé, l'*Eloge de la folie*, dédié précisément à Morus, et qui est l'éloge de tous les fous du monde, fait par la Folie elle-même. L'ouvrage finit par une dérobade : « Vous vous attendez à une conclusion, je le vois bien. Triples fous que vous êtes ! Croyez-vous donc que je me souviens d'un seul mot du pot pourri que je viens de vous débiter?... Je hais un auditeur qui se souvient de tout. » C'est la manière d'Erasme, fuyante et fine. — De son côté, Morus écrira huit ans plus tard sa critique du monde dans *Utopia*. Le nom de l'île inventée par lui est resté synonyme de chimère. Mais les institutions dont il la peuple sont la liberté de conscience, le service militaire obligatoire et l'égalité accordée aux femmes, pour ne parler que des utopies devenues des faits. — Dans la vie aussi, Erasme a été plus prudent que son ami. Celui-ci, qui avait attaqué la confession et le culte des images, qui avait demandé le mariage des prêtres et leur élection par le peuple, refusa d'adhérer au schisme d'Henri VIII, qui le fit décapiter. L'Eglise catholique le vénère comme un martyr.

De son séjour en Angleterre, Erasme rapporta le goût de mieux savoir le grec. Un des grands travaux de sa vie sera en effet de donner une édition correcte du Nouveau Testament. De là, six années studieuses à Paris, à Orléans, à Louvain, et encore à Paris. En 1506, il revient en Angleterre, avec l'espoir d'y recevoir un bénéfice et d'en finir avec l'obligation de gagner son pain. Là, le médecin du roi lui confie le soin d'accompagner ses deux fils à l'université de Bologne. On passa par Paris et Turin; mais il faut attendre, pour arriver au but du voyage que Jules II ait pris Bologne. En novembre, Erasme est témoin de l'entrée triomphale du Saint-Père dans la cité conquise. Il y reste lui-même un an, puis il passe une autre année à Venise, près des Alde. Enfin, à la fin de 1508, le voilà précepteur du fils naturel de Jacques IV d'Ecosse, Alexandre Stewart, qui achève ses études à Padoue et qui est déjà archevêque de St. Andrews. Avec son élève, il va à Rome, qu'il quittera à grand regret. Son voyage a précédé de deux ans celui de Luther.

Cependant, en Angleterre, Henri VIII est monté sur le trône. Le temps des humanistes est-il venu ? Ses amis anglais font signe à Erasme d'accourir. C'est sur le chemin qu'il compose l'*Eloge de la folie*. Il revient à Paris en 1511 pour le faire imprimer, retourne en Angleterre, enseigne deux ans à Cambridge, profite de la paix entre la France et l'Angleterre pour aller à Bâle, où il est reçu avec enthousiasme, y reste deux ans, revient aux Pays-Bas, puis en Angleterre, puis de nouveau aux Pays-Bas et, en 1517, enfin se fixe à Louvain, où il va rester quatre ans. C'est pendant ce séjour relativement long à Louvain qu'il viendra à Anderlecht se reposer, si un tel homme peut se reposer, auprès de son ami le chanoine Wichman. Il vient d'atteindre la cinquantaine.

Entrons avec lui dans la maison de son hôte. Le plan en comporte sur la droite une très grande pièce, qui occupe toute la largeur du corps de logis, de sorte qu'elle s'éclaire par des fenêtres opposées. On a dégagé les solives du plafond; on a retrouvé sur les murs un lambeau de cuir de Malines, bleu, gaufré et doré, et on a refait un cuir pareil, qui rend aux murs leur couleur d'autrefois. On a assemblé de vieux meubles. Si ce ne sont pas ceux qu'Erasme a connus, il aurait pu les connaître : bahuts, crédences, fauteuils en cuir gravé, ceux-ci espagnols, ceux-là flamands, tous de la première moitié du seizième siècle. Un beau triptyque de Jérôme Bosch, des portraits, des bustes, des médailles, des plats et des vases italiens achèvent cette collection assemblée avec une merveilleuse promptitude. Comme les murs sont vastes, on a ajouté provisoirement des copies d'Holbein et de Dürer.

Une autre salle est devenue le cabinet d'Erasme. Voici une table suisse, un fauteuil de 1518, une bibliothèque flamande. Sur la table est le pupitre qu'on voit dans le portrait de Holbein. Sur le pupitre, l'encrier et les plumes. Le sablier seul est postérieur de deux siècles. Mais enfin tout est prêt, et l'auteur des *Adages* peut s'asseoir là. Il aura l'étonnement de reconnaître sous verre, au milieu de la pièce, son propre crâne, extraordinairement haut et dépourvu de cervelet, entouré de quelques autographes de sa main. Ailleurs, il verra une belle collection d'éditions anciennes de ses œuvres, trente volumes où figurent l'édition parisienne des *Adages* de 1506; une édition des *Colloques* de 1534, à Bâle; les *Epistolæ ad diversos* que son ami Froben a éditées en 1521. Ouvert dans une vitrine, voici le magnifique fac-similé que M. Oppermann, à Bâle, a donné il y a deux ans de l'exemplaire de l'*Eloge de la folie*, où Holbein a dessiné en marge une centaine de croquis. On l'imagine là, frêle et actif. Il vient de faire fonder, à Louvain, le collège des Trois Langues, qui sera le prototype de notre Collège de France. Il poursuit sa grande idée de mettre à la portée de tous un bon texte du Nouveau Testament. Comme il l'écrit dans la préface adressée à Léon X : « Le plus sûr moyen de rétablir et de consolider la religion, est que les fidèles apprennent à connaître la pensée de leur maître d'après les livres où la parole céleste vit et respire encore. » Les temps sont durs. Son ami Luther vient d'être condamné. Lui-même est environné d'une nuée d'ennemis. Il a le sentiment du possible et du nuancé, le goût de l'ironie. C'est de quoi se faire des adversaires dans tous les camps.

HENRY BIDOU.

ARMÉE

La cérémonie du 11 novembre 1932 à l'Arc de Triomphe

La cérémonie du 11 novembre, présidée à 11 heures par le président de la République, aura lieu sur la place de l'Etoile, devant le tombeau du Soldat inconnu, dans les mêmes conditions que ces dernières années.

A) Formation du cortège

Les drapeaux des régiments dissous, des régiments de réserve et de territoriale, seront pris au Musée de l'armée et portés des Invalides à la place de l'Etoile par les officiers de réserve ou rayés des cadres et, à défaut, par des officiers ou adjudants de l'armée active.

Les drapeaux seront escortés par un bataillon d'infanterie, un escadron de cavalerie et une musique.

Le général gouverneur militaire de Paris et son état-major, les drapeaux et leur escorte, se rendront place de l'Etoile, en passant avenue des Champs-Elysées, entre les troupes disponibles du gouvernement militaire de Paris rassemblées de chaque côté de l'avenue depuis le rond-point des Champs-Elysées jusqu'à la rue de Tilsitt.

En arrivant à l'Etoile, l'escorte s'arrêtera et les drapeaux iront jusqu'à la tombe du Soldat inconnu qu'ils encadreront.

B) Emplacements réservés sur la place de l'Etoile

Le président de la République, les présidents du Sénat et de la Chambre, le président du conseil, les ministres de la guerre, de la marine, de l'air et des pensions, pénétreront dans le cadre formé par les drapeaux autour de la tombe du Soldat inconnu, les autres ministres, les présidents du Conseil municipal et du Conseil général, le préfet de la Seine, les maréchaux, les ambassadeurs, les ministres plénipotentiaires, le conseil supérieur de la guerre, les attachés militaires, les sénateurs, députés et conseillers municipaux pénétreront dans les emplacements réservés à proximité immédiate du président de la République.

Les pupilles de la nation, les mutilés et anciens combattants seront placés sur des terre-pleins situés au pied des piliers nord-est et sud-est de l'Arc de Triomphe, à l'intérieur des chaînes, et au travers de la chaussée de la place de l'Etoile, de part et d'autre de l'Arc de Triomphe et des trottoirs des avenues Hoche et d'Iéna.

Les diverses autorités officielles seront groupées sur le trottoir de la place de l'Etoile, entre l'avenue des Champs-Elysées et l'avenue de Friedland.

Les officiers généraux et les officiers en tenue se rassembleront sur le trottoir de la place de l'Etoile entre l'avenue des Champs-Elysées et l'avenue Marceau.

C) Moment de silence

En arrivant place de l'Etoile (vers 10 h. 55), par l'avenue de Friedland,le président de la République descendra de voiture. Il sera reçu par les ministres de la guerre, de la marine et de l'air, et passera devant les mutilés, anciens combattants et pupilles de la nation. Il se rendra ensuite devant la tombe du Soldat inconnu, et passera en revue les drapeaux qui s'inclineront, puis il viendra se placer face au Soldat inconnu.

C'est alors, à 11 heures, qu'aura lieu le moment de recueillement et de silence qui durera une minute.

Le commencement et la fin de ce moment de silence seront indiqués par des sonneries de clairons et de détonations de pétards placés sur l'Arc de Triomphe.

D) Défilé des troupes

Immédiatement après la fin du moment de silence commencera le défilé des troupes.

Celles-ci déboucheront par l'avenue Hoche et défileront sur la place de l'Etoile devant le président de la République placé près de la tombe du Soldat inconnu, les mutilés, anciens combattants et pupilles de la nation, et partiront par l'avenue d'Iéna.

Les drapeaux et leur escorte rentreront aux Invalides par le trajet suivi à l'aller.

E). Retour du président de la République

Aussitôt après le défilé des troupes, le président de la République rentrera à l'Elysée par l'avenue des Champs-Elysées.

F) Solennité du Souvenir

A 15 heures aura lieu, en l'église Saint-Louis des Invalides, sous le patronage des maréchaux de France, la solennité patriotique du Souvenir, présidée par S. G. Mgr Chaptal. Mgr Bridier prendra la parole.

G) Veillée funèbre du 11 novembre

Les 682 associations d'anciens combattants qui composent « l'Association de la Flamme sous l'Arc de Triomphe » organiseront le 11 novembre, de 21 à 23 heures, une veillée funèbre du Soldat inconnu. Exceptionnellement ce jour-là, la cérémonie quotidienne aura lieu à 23 heures et c'est le général Gouraud, président de l'Association, qui ravivera la flamme. Au cours de la veillée, la garde d'honneur sera assurée par les orphelins de la guerre.

MARINE

Prise de commandement

On mande de Toulon :

Le vice-amiral Robert, désigné pour exercer, en remplacement du vice-amiral Vindry, les fonctions d'inspecteur général des forces navales de défense de la Méditerranée, a quitté officiellement, hier, après-midi, le commandement en chef de la première escadre, sur le cuirassé *Lorraine*, et est descendu à terre, suivi de tout son état-major.

Le vice-amiral Dubois lui succède et prend son commandement ce matin.

Nomination

M. Cholet est nommé directeur de la comptabilité générale au ministère de la marine.

Les nouveaux croiseurs américains

Le croiseur américain *New-Orleans* sera lancé, à l'arsenal de Brooklyn, au mois de novembre.

C'est une des cinq unités de la classe *Astoria*, en construction aux Etats-Unis ; leur tonnage standard est de 10,000 tonnes. Le groupe de l'*Astoria* paraît avoir été construit d'après des plans assez originaux. Les caractéristiques principales du *New-Orleans* sont : longueur, 170 mètres ; largeur, 18 m. 75. Le nouveau bâtiment américain portera 9 pièces de 203 m/m, au lieu de 8 sur les similaires anglais ; 8 canons antiaériens de 126 m/m, au lieu de 4 de 101 m/m, et 2 catapultes, destinées à propulser 4 à 6 avions, alors que le concurrent britannique a une catapulte et un ou deux hydravions. La machinerie du *New-Orleans* produira 107,000 chevaux ; la puissance du *Norfolk* britannique est de 80,000 chevaux. La vitesse correspondante des deux bateaux est de 32 nœuds 5 et de 32 nœuds 25.

L'*Indianapolis*, qui a dû être terminé à Camden, le 22 octobre, a effectué ses essais ; il sera ensuite envoyé à l'arsenal de Philadelphie où il entrera en service d'ici le 15 novembre. L'*Indianapolis* sera affecté à la division des croiseurs des forces d'éclairage ; le *Salt-Lake-City*, qu'il remplacera, passera à la quatrième division de croiseurs. Le *Portland*, qui doit être achevé le 15 février 1933, après avoir achevé ses essais et effectué son armement, sera versé dans la division des croiseurs n° 5, qui comprendra, alors, outre l'*Indianapolis*, les derniers croiseurs de 10,000 tonnes *Chicago* et *Louisville*.

L'*Astoria*, le *Minneapolis* et le *New-Orleans*, qui doivent être achevés en octobre 1933, constitueront la division n° 6 des forces d'éclairage ; l'*Astoria* sera bâtiment amiral de cette division. Le *San-Francisco* et le *Tuscaloosa*, qui doivent être achevés en 1934, n'ont pas encore reçu d'affectation.

MARINE MARCHANDE

Le premier voyage du « Comte-di-Savoia »

Le nouveau transatlantique italien *Comte-di-Savoia* est arrivé, hier, à Gênes. Le paquebot aurait réalisé, de Naples à Gênes, une vitesse moyenne de 29 nœuds 3/10.

La construction de paquebots transatlantiques en Angleterre

Notre correspondant particulier de Londres nous mande :

Le lancement récent du paquebot *Normandie* en France, a réveillé en Angleterre le mouvement tendant à poursuivre la construction, qui avait été récemment suspendue, d'un paquebot de la compagnie Cunard. Plusieurs journaux ont annoncé, hier, que la reprise des travaux de ce transatlantique, connu sous le n° 534, allait commencer incessamment.

Mais, dans le discours qu'il a prononcé hier à la Chambre des communes sur le chômage, M. MacDonald a démenti formellement la nouvelle. Il a exprimé ses regrets d'être obligé de démentir une information qui a pu éveiller, chez beaucoup de travailleurs, des espérances qui ne seront pas réalisées.

POUR LE TRANSSAHARIEN

Le conseil municipal d'Ajaccio a adressé aux pouvoirs publics le vœu suivant :

« Le conseil municipal d'Ajaccio,

» Considérant : Qu'au point de vue industriel, économique et commercial la création de la voie ferrée de pénétration, dite transsaharienne reliant l'Algérie au Niger et prolongée sur le Dahomey, la Guinée et la Côte d'Ivoire servirait de trait d'union entre notre domaine de l'Afrique occidentale et l'Afrique du nord, et par suite, avec la métropole elle-même; qu'elle permettrait la mise en valeur des régions du Niger, du Soudan et de la Haute-Volta, susceptibles de nous fournir, en quantité considérable des produits que nous achetons très cher à l'étranger; qu'en l'espèce, les débouchés importants et nouveaux ne pourraient manquer de s'ouvrir pour l'industrie et le commerce français menacés de chômage; que la création de cette voie depuis longtemps projetée est d'une nécessité incontestable et d'une exécution facile.

» Emet le vœu : Que les pouvoirs publics prennent en urgente considération la création du chemin de fer transsaharien et poussent activement la réalisation de cette entreprise grandiose, véritable élément de progrès social et économique par les moyens mécaniques les plus modernes et les plus puissants. »

LA VIE ÉCONOMIQUE

Le chômage dans l'industrie houillère de Lorraine

Les maires des centres industriels des régions de Boulay, Forbach et Saint-Avold ont été reçus par le ministre des travaux publics qu'ils ont entretenu de la situation grave dans laquelle se trouve cette région par suite du chômage dans l'industrie houillère. Les délégués ont été présentés au ministre par M. Dœblé, député de Forbach, et M. Wilzer, député de Boulay, qui ont tenu à attirer l'attention du gouvernement sur la situation sérieuse dans laquelle se trouve la population ouvrière de leur région.

Les difficultés d'écoulement de notre charbon sont principalement dues aux frais de transport considérables et aux facilités accordées aux charbons étrangers par certains accords internationaux, tels que la convention d'Essen qui prévoit une ristourne de 1 mark 20 par tonne au charbon étranger importé par le port de Strasbourg.

Au cours de l'entrevue, M. Daladier a donné l'assurance de son intention de reviser la convention d'Essen. Par ailleurs, les mesures seront prises pour diminuer le chômage en rapatriant autant que possible la main-d'œuvre étrangère. Pour diminuer les frais de transport, le ministre s'est déclaré prêt à incorporer la construction du canal Béning-Puttelange-Rech dans le plan d'outillage national.

ACADÉMIES, UNIVERSITÉS, ÉCOLES

Académie des sciences

Deux nouveaux appareils pour avions. — M. Charles Maurain présente une note de M. Idrac sur deux nouveaux appareils pour avions, permettant d'obtenir l'un la variation d'altitude d'un avion avec la précision du mètre sur un parcours de plusieurs kilomètres, et l'autre les variations de la température de l'air au centième de degré. La température est, on le sait, d'après les études de M. Idrac, la cause principale des mouvements verticaux de l'atmosphère utilisés dans l'aviation à voile et si précieux à connaître dans l'aviation avec moteur.

Autres communications. — M. Gabriel Bertrand communique une note de M. Lecoq sur le rôle des vitamines B dans l'utilisation des lipoïdes. — M. d'Ocagne présente la machine à calculer, mue électriquement, de M. N. Apraxine. — M. Maurain transmet une étude de M. Lacoste sur le tremblement de terre du 1er mai 1932, qui a été ressenti sur les côtes françaises de la Méditerranée. — M. Fabry présente une note de M. Rocard sur l'opalescence des corps aux environs de leurs points critiques, et une note de MM. Darmois et Chalin sur les propriétés des électrolytes.

PREMIÈRE LISTE DES PRIX ET SUBVENTIONS ATTRIBUÉS EN 1932

Mathématiques. — Prix Poncelet (2,000 francs), à M. Raoul Bricard, professeur au Conservatoire national des arts et métiers. — Prix Francœur (1,000 francs), à M. Henri Milloux, professeur à la faculté des sciences de Strasbourg.

Mécanique. — Prix Montyon (1,500 francs), à M. Jules Haag, professeur à la faculté des sciences et directeur de l'institut de chronométrie de Besançon. — Prix Fourneyron (1,000 francs), à M. Maurice Roy, ingénieur au corps des mines, professeur à l'Ecole nationale des ponts et chaussées. — Prix Henri-de-Parville (1.500 francs), à M. Joseph Pérès, professeur à la faculté des sciences de Paris. — Fondation Henri-Bazin (5,000 francs), à M. Dimitri Riabouchinsky, directeur adjoint du laboratoire de l'institut de mécanique des fluides.

Astronomie. — Prix Lalande (1,000 francs), à M. L. Pourteau, astronome adjoint à l'Observatoire de Paris. — Prix Damoiseau (2,000 francs), à M. Nicolas Stoyko, astronome attaché au Bureau de l'heure de Paris. — Prix Benjamin-Valz (1,000 francs), à M. Jean Dufay, astronome adjoint à l'observatoire de Lyon. — Médaille Janssen, à M. Alexandre Dauvillier, docteur ès sciences. — Prix La Caille (1,000 francs), à M. Eugène Antoniadi, attaché à l'observatoire de Meudon.

Géographie. — Prix Delalande-Guerineau (1,000 francs), à M. Ernest Benoit, colonel d'artillerie coloniale. — Prix Gay (1,500 francs), à M. Emile Hasse. — Prix Tchihatchef (3,000 francs), à Mme Tardieu, née Laure Blot, pharmacien de 1re classe de l'université de Paris. — Prix Binoux (2,000 francs), à feu Jules Hansen.

Physique. — Prix L.-La Caze (10,000 francs), à M. Eugène Darmois, professeur de physique à la faculté des sciences de Paris. — Prix Hébert (1,000 francs), à M. Charles Lavanchy, ingénieur de l'Ecole supérieure d'électricité. — Prix Hugues (2,500 francs), à M. Emile Henriot, professeur à l'université de Bruxelles. — Fondation Clément-Félix (2,500 francs), les arrérages à M. Gaston Dupouy, docteur ès sciences.

A l'Ecole des arts et manufactures

Le *Journal officiel* publie la liste supplémentaire suivante de candidats nommés élèves ingénieurs de l'Ecole centrale des arts et manufactures :

Concours en deux parties (A et B), M. Jean Grosdemouge.

Concours en une seule partie (D) :

MM. Prudhomme, Lecrenier, Denys, Caignon, Thore, Henrion, Chrétien, Gourdon, Louvegnies, Beau, Dumaine, Darbois, Marcorelles, Berlinetto, Ortoli, Zemb, Buhan, Gianinazzi, Patriarche, Prévost, Giaume, Kateb, Marque, Cambournac, Verge, Fragcollet, Spriet, Ganne, Olchanski, Petit, Casadepax, Boschetti, Sot, Didier, Dumanois, Lhenry, Bienvenu, Helli, Beslay, Rolland.

Le congrès des historiens à Varsovie

Comme suite à l'invitation adressée par les historiens polonais et par le gouvernement polonais, et comme suite à la décision prise à l'unanimité par le comité international des sciences historiques, qui groupe actuellement quarante pays, le septième congrès international des sciences historiques se tiendra à Varsovie du 21 au 28 août prochain. Les communications au congrès doivent être annoncées avant le 1er décembre prochain.Pour la France, l'annonce doit être faite par l'intermédiaire du comité français des sciences historiques, dont le président est M. Coville, membre de l'Institut, et le secrétaire, M. Renouvin, professeur à la Sorbonne.

Le Décor de la vie

AU SALON D'AUTOMNE

Nous ne croyons pas qu'il faille interpréter comme un désir de démagogie artistique le mélange, au premier étage du Salon d'automne, des peintures et des bibelots. L'idée assez fâcheuse, selon nous, de mettre sur le même plan des œuvres d'art qui trouvent leur fin en elles-mêmes et des ouvrages dont la beauté reste soumise à l'utilité a fait son temps. Tout au plus en trouverait-on trace dans le classement par ordre alphabétique des noms d'auteurs, au catalogue du Salon, abstraction faite de leur catégorie. Certes, il fut utile, à une époque où l'art mobilier s'acharnait à copier... ou à déformer les modèles des siècles passés, plus souvent encore leurs répliques du second Empire, d'encourager ceux qui voulaient réagir contre cette espèce de défaitisme en leur conférant des lettres de noblesse et en les égalant aux peintres et aux sculpteurs. Maintenant que la cause est entendue ou à peu près, car on ne sait jamais avec les antiquaires! dans un pays aussi vieux que le nôtre, il conviendrait peut-être de reprendre l'ancienne et salutaire distinction entre les arts majeurs et mineurs, ne fût-ce que pour fixer l'opinion assez incertaine du public et lui signaler ainsi qu'il y a tout de même une différence entre un tableau de Bonnard et une chaise de tube nickelé, voire chromé. Au reste, un Bonnard et ses pareils, s'ils ferment les yeux sur une promiscuité qu'ils tolèrent, ne se font guère illusion là-dessus...

A la rigueur, on admettrait de ne pas faire cette discrimination à propos des bibelots, où la recherche de la belle matière, de la forme, d'un ornement destiné à mettre en valeur cette forme et cette matière, abstraction faite de tout usage, constitue au même titre que dans un tableau ou une statue une recherche du beau en soi. Ne nous étonnons donc pas de voir, dans la salle où se groupent Bonnard, Bonfils, Savreux, Asselin, trois vitrines qui contiennent les œuvres d'Emile Decœur, celles d'Emile Lenoble et les bimbeloteries d'ivoire et d'écaille de Bastard. Plaignons plutôt celui à qui il serait nécessaire d'ouvrir les yeux sur la beauté de ces objets : elle n'a d'égale que celle des plus beaux exemplaires de l'art chinois ancien. Mais ce qui paraît digne de lui signaler, du point de vue non de la critique d'art mais de la présentation qui importe à cette chronique d'esthétique, c'est que les tableaux de Bonnard, placés entre les vitrines de céramique des deux Emile, aient pu fleurir quand même, et d'un éclat insoupçonné, entre les blancs purs, les verts tendres, les bruns solides et bronzés, voire même les rouges (car l'un des Emile a réussi un rouge, tonalité difficile à obtenir, la gamme des couleurs disponibles se rétrécissant à mesure que le degré de cuisson augmente) des grès grand feu. Cela constitue une expérience du plus grand intérêt.

Les salles de peinture du premier étage contiennent d'autres vitrines. Elles abritent les dinanderies de Jean Dunand, les sculptures émaillées de Pierre Lebasque, et celles de Verdilhan, les céramiques de Cazaux, celles de Soudbinine, qui combinent les grès mats et les grès émaillés, celles de Jean-Besnard, qui les décore de confetti multicolores, celles de Jacques Lenoble, fils d'Emile, celles de Massoul, avec leurs beaux bleus, celles de Mayodon, au décor émaillé, les verreries violines de Goupy, les pâtes de verre de Sala, enfin les verreries de Marinot, toujours plus belles. Il y aurait également beaucoup à méditer sur la section du livre, qui se trouve, elle aussi, au premier étage : par l'illustration, elle touche à la peinture; mais par la mise en page, par le caractère d'imprimerie, par la recherche du papier et des feuilles de garde, par la reliure et la couverture brochée, elle relève de l'art décoratif.

Au rez-de-chaussée, parce qu'il est sans doute plus terre à terre, on a rassemblé les plans d'urbanisme et d'architecture, le mobilier, bref toutes les manifestations des arts en dépendance de l'usage. Nous passerons sous silence les projets primés au récent concours d'idées en vue de l'emplacement de l'Exposition de 1937, ayant eu l'occasion d'en parler au moment où le verdict du jury fut proclamé. M. Emmanuel de Thubert a suffisamment bien situé, en des pages insérées au catalogue, la personnalité d'Henry Sauvage pour qu'il soit nécessaire de revenir sur le talent de cet architecte prématurément disparu, surtout connu du public pour sa fameuse maison à gradins de la rue Vavin et en qui s'unissait le raisonnement et l'émotion. Parmi les autres rendus d'architectures exposés, il nous plaît de signaler particulièrement ceux de M. Henry le Même, un artiste plein de sensibilité; dans la construction qu'il a faite de maisons et de sanatoria aux environs de Mégève, il a su si justement s'adapter au paysage qu'on doit le proposer en exemple aux Savoyards qui massacrent comme à plaisir leur magnifique province. Il nous a semblé aussi que MM. Viret et Marmorat en usaient avec le même tact vis-à-vis de Paris où il sied, pour employer un mot vulgaire, « de ne pas faire le malin ».

L'exposition du mobilier, sans être aussi importante que celle du Salon des Artistes décorateurs ou de l'Union des artistes modernes, comporte cependant quelques pièces remarquables. Ce sont, dans l'ordre où on les rencontre : un secrétaire et une chaise en palissandre de Leleu, bien étudiés et bien exécutés, comme tout ce que fait cet excellent artiste; ensuite une bibliothèque-vitrine en palissandre de Printz, reposant sur deux colonnes et donnant l'impression, par sa légèreté cependant bien équilibrée, d'être comme suspendue; des portes de verre de Lalique; une grille en fer forgé par Subes, qui tend à une recherche d'économie; de beaux vitraux cloisonnés par Labouret et Chaudière; des argenteries de Puiforcat et de Tardy; des boucles de ceinture de Bablet; un grand aigle taillé dans le bois de zingagna par Le Bourgeois.

Cette énumération, en son disparate, en dit long sur les ressources que l'art mobilier contemporain offre au décor de la vie. Il n'est pas un chapitre sur lequel nos artisans restent en défaut. Même le luxe, dont nous avons pris la défense et qu'on pourrait croire inactuel, se manifeste avec bonheur dans un salon de femme exécuté d'après les dessins de Michel Dufet. Un bahut, une commode, deux fauteuils, voilà ce qu'on entend aujourd'hui par « salon », puisque aussi bien la maîtresse de maison, qui devient intelligente, ne prétend plus à cette réunion absurde de perruches et de cacatoès qu'on appelait, au temps de Labiche, un sa-

---

FEUILLETON DU *Temps*
DU 9 NOVEMBRE 1932

LA MUSIQUE

A L'ACADEMIE NATIONALE DE MUSIQUE : première représentation de « Un jardin sur l'Oronte », drame lyrique en quatre actes et huit tableaux, tiré du roman de Maurice Barrès par M. Franc-Nohain, musique de M. Alfred Bachelet.

Voici une œuvre dans la ligne des maîtres. Il y a comme une fureur de sève dans son efflorescence lyrique. Cette luxuriance de végétation, cette obstination de la part des auteurs à dégager du sujet tous les développements qu'il comporte, à en découvrir et montrer chaque aspect, cette longueur de souffle, cette puissance de flamme, cette vigilance infatigable, cette tension de tous les ressorts, cette verve persistante, cette marche aveugle et intrépide à une conquête d'une noble forme de l'esprit humain, cette profusion et cette magnificence ne sont-elles pas caractéristiques de la manière des grands artistes qui ont résolument poursuivi leurs entreprises ?

Nous avons l'esprit tellement occupé, gâté d'ouvrages frivoles, factices ou menus, qu'on en arrive à souffrir à contre-cœur la première audition d'une composition de l'envergure et de la force de *Un jardin sur l'Oronte*. Pour en remarquer tout le prix, il importe de creuser sous la surface, de repasser sur ses impressions et surtout de ne pas s'en tenir à une seule exécution. On est alors payé de sa peine. On ressaisit les beautés d'abord cachées ou rapidement entrevues; on recueille les traits de sensibilité profonde; on se laisse gagner aux douceurs qui sourdent de chaque page ; on éprouve une sorte d'ennoblissement; on engage comme une conversation d'âmes avec ces créateurs d'un texte à hautes visées. Cet effort persévérant de concentration sur soi-même est indispensable à qui veut faire une détermination précise des riches mérites contenus dans *Un jardin sur l'Oronte*. Les chefs-d'œuvre de musique sérieuse eux-mêmes ne se sont pas révélés dans leur plénitude au cours d'une première audition; les plus vantés d'entre eux laissent parfois transparaître un ennui, vite racheté par les moments de splendeur qui suivent.

Etudions donc d'un peu près l'inspiration mobile et l'ingénieuse symétrie du drame lyrique tiré par MM. Franc-Nohain et Alfred Bachelet du roman de Maurice Barrès. On se rappelle le conte oriental intitulé *Un Jardin sur l'Oronte*. Il fut écrit, pendant l'été de 1921, à Charmes, sept ans après un voyage que Barrès avait accompli en Syrie. L'auteur de cette « histoire d'amour et de religion » prétend, au début de son livre, qu'il n'a fait que traduire librement un manuscrit arabe dont un savant irlandais lui avait donné communication aux lieux mêmes où le récit se déroule. En terminant, Maurice Barrès définit cette narration « un poème d'opéra sur un fond de gémissement éternel ». Il réclamait ainsi ouvertement la collaboration d'un musicien dramatique. Le mouvement scénique, les dialogues chantants des personnages existaient déjà dans le volume. Dans son livret, établi sous la surveillance du célèbre écrivain, M. Franc-Nohain ne s'est cru autorisé qu'à reprendre purement et simplement les indications de son modèle. Il a ajouté trois ou quatre épisodes accessoires à la pièce, ramassé par quelques coins l'action et, dans les rares répliques qu'il était obligé d'apporter de son cru, il a été jusqu'à pasticher le style barrésien. Il en est résulté un libretto de la plus pure écriture poétique,mais dont la lenteur et la dispersion ne répondent pas toujours aux nécessités du théâtre. Peu importe. Des artistes de la volée de Maurice Barrès, de MM. Franc-Nohain et Alfred Bachelet ne travaillent pas en vue de flatter ni de captiver les illettrés. Ils s'adressent d'abord aux connaisseurs. L'essentiel, pour eux, n'est pas de complaire au gros public. Ce dernier y viendra bien après. Il leur suffit de faire œuvre d'art. Sur ce point, *Un jardin sur l'Oronte*, dans son triple faste littéraire, musical et spectaculaire, nous satisfait indéniablement.

Ainsi que dans une tragédie classique, l'argument de *Un jardin sur l'Oronte* tient tout entier dans un conflit intérieur entre la passion d'amour et l'instinct de domination. Voyons comment cette thèse est plaidée sur la scène de l'Opéra. L'émir de Qualaat-el-Abidin mène une vie de volupté dans son palais et ses jardins, au bord de l'Oronte. Il est si épris de son énigmatique favorite Oriante, sultane de souche très purement royale, qu'il ne résiste pas au plaisir de la faire admirer à son hôte, sire Guillaume, envoyé pour conclure la paix au nom de son suzerain, le comte de Tripoli. Le jeune chevalier est étrangement troublé à cette vision. Il comprend qu'il ne pourra plus désormais quitter Qualaat. Il raconte si bien le roman pathétique de *Tristan et Iseult* que l'émir l'engage lui-même à s'établir dans son palais et lui fait don de la plus savante des femmes de son harem, l'astucieuse et tendre Isabelle. Mais voici que les soldats du prince d'Antioche descendent de la montagne pour attaquer Qualaat. L'émir est tué au cours d'un combat. Tout en se refusant à lutter à fond contre ses frères chrétiens, messire Guillaume se voit contraint de suppléer le chef défunt à la tête des troupes. Il prend en même temps sa place dans la couche royale, auprès d'Oriante.

Qualaat est assiégée depuis six mois. La source qui l'alimentait en eau a été détournée. La résistance ne peut continuer. Sire Guillaume exige qu'Oriante et Isabelle, chargées de leurs trésors, s'enfuient avec lui à Damas. Il ouvrira lui-même une brèche à l'ennemi. Tous trois sortiront par une porte lointaine. Sire Guillaume ira attendre les sultanes au troisième gué de l'Oronte. Oriante ne l'entend pas ainsi. Elle n'abandonnera pas son royaume que n'ont su défendre ni l'émir, ni Guillaume. Du haut des remparts, en présence même de son amant, elle convient d'un signal avec le prince d'Antioche, et fait traîtreusement parvenir à l'adversaire une lettre qui ruine les projets de Guillaume. Le successeur de l'émir guettera en vain la venue de celle qu'il aime, au bord de l'Oronte.

Le prince d'Antioche a fait son entrée dans la ville. Il est séduit, lui aussi, par la beauté mystérieuse d'Oriante. Il prend la noble proie qui s'offre. Oriante, convertie au christianisme, règne de nouveau en souveraine. Cependant, Guillaume a mis brusquement fin à son exil à Damas.Il reparaît dans Qualaat, au moment où est célébrée une fête en l'honneur de la vierge Marie. Oriante l'a reconnu dans la foule. Après le départ de la procession, elle accourt en cachette auprès de son amant malheureux. Elle lui avoue qu'elle lui est toujours ardemment attachée. Le destin seul a voulu que, chez elle, l'instinct royal eût prévalu sur la force de son amour.

Comment Guillaume pourrait-il renoncer à la sultane ? Il se confesse à l'évêque et se fait restituer ses titres par le prince d'Antioche. Celui-ci fait connaître au chevalier par quel stratagème Oriante a livré la ville, à l'insu de son amant. Guillaume n'a plus qu'à mourir. Il insulte publiquement le prince d'Antioche et succombe sous le nombre des chevaliers irrités. Sur l'ordre de l'évêque on le dégage ensanglanté, mutilé. Les gardes l'emmènent dans une écurie où ils le suspendent par un bras à un anneau de fer. Oriante et Isabelle éplorées sont venues le consoler dans son agonie. Avant d'expirer, sire Guillaume pardonne à Oriante et demande à Isabelle de lui fermer les yeux. Le prince d'Antioche est généreux. Sire Guillaume sera enterré dans un monastère, où Oriante et Isabelle volontairement recluses, veilleront sur sa tombe.

Sur cette trame d'un contour superbe, M. Alfred Bachelet a écrit une partition d'une exactitude pittoresque, d'une imagination ferme, élevée, exubérante, et qui dénote une grande nature. On connaît le génie orageux, la conscience exigeante du musicien de *Scemo* et de *Quand la cloche sonnera*... Dans *Un jardin sur l'Oronte*, le compositeur a gardé sa valeur et voulu donner, plus encore qu'auparavant, toute sa mesure. Sa dernière partition est ciselée à outrance, damasquinée avec une patience savante, avec luxe, comme une arme royale de l'ancien Orient. Il y a pour ainsi dire excès dans la perfection des détails.

Sans baisser le ton, sans reculer devant rien, sans nous faire grâce de rien, M. Bachelet s'est attaché à commenter lyriquement, avec étude et grand sérieux, le complexe de la passion des amants barrésiens de Syrie. Il ne s'est, certes, pas satisfait à peu de frais. Il ne s'est pas contenté de sa veine largement ouverte. Il s'est également inspiré d'airs français du moyen âge ainsi que des modes curieux du vieux folklore sarrasin. Dans sa déclamation, fleurie de vocalises, il a en quelque sorte calqué les intonations du chant et de la langue de l'Arabie. Malgré ses précieuses diversités, son instrumentation semble s'être allégée, épurée. Le mérite technique d'un compositeur ne saurait aller au delà. Nous sommes en présence d'un immense travail d'artiste et de créateur. Pour quels motifs ne nous contente-t-il pas pleinement? Peut-être, justement, à cause des soins trop exclusifs des auteurs, de leur variété trop féconde, de leur exaltation tournée de toutes parts. Mais sont-ce là des reproches?

Nous ne pouvons que restreindre l'analyse comparative d'une partition aussi ornée et bigarrée, aussi encombrée d'intentions, de subtilités et de substance. Bornons-nous à distinguer les matériaux principaux que M. Alfred Bachelet y a accumulés. Dès le début du prélude retentit en *mi* majeur le thème mélodique de *Un jardin sur l'Oronte*, qui ouvre et ferme la partition. Thème largement harmonisé, dont la tête est en arpège brisé et dont le rythme se répète de demi-mesure en demi-mesure. Thème plein d'espace et de rêve. Suit un motif sinueux qui nous décrit aussi bien le fleuve Oronte que la perfidie féminine de la sultane Oriante. La beauté du paysage syrien nous est restituée par des arpèges vaporeux en *ré* et par la note obstinément répétée du chant du rossignol qui précède et prépare des trilles. Ainsi qu'un chant de sirène, une vocalise chromatique nous décrit la séduction fascinante d'Oriante. La sultane de Qualaat a encore à sa disposition un motif de la « Force royale », motif entièrement conjoint, de couleur exotique, expressif et majestueux. De son côté, Guillaume est caractérisé par un thème exposé au premier tableau en *la* bémol majeur. C'est un appel montant, à la fois héroïque, juvénile et religieux, et où l'on discerne comme le galop d'un cheval lancé à l'assaut. Enfin, Isabelle, « la charmante fille, rieuse et courtoise » est finement dessinée par un motif d'allure prime sautière, joyeuse, motif arpégé, qui part très gaiement et retombe plein de mélancolie.

Remarquez que ces thèmes — comme par exemple, dans l'admirable *Ariane et Barbe-Bleue* de M. Paul Dukas — s'appliquent à des sentiments plutôt qu'à des personnages et des tableaux; on devrait les appeler : thèmes de l'enchantement oriental, de la trahison, du charme féminin, de la domination, de la chevalerie, de la tendresse vigilante, etc. On imagine avec quelle souple maîtrise M. Alfred Bachelet a constamment usé de ces motifs pour les besoins du drame, comment il les a développés, entrelacés, colorés, brodés et rebrodés. Ne poussons pas plus loin l'examen technique de la partition. Concluons comme Barrès qui, avec une espèce d'ingénuité hautaine, écrivait dans *Amori et dolori sacrum* : « Quant à la musique, plus favorisée encore, elle peut nous présenter plusieurs idées dans le même moment; elle les fait chanter ensemble et, par cette complexité, elle déchaîne nos puissances profondes d'émotion que l'analyse ne sait pas toucher. »

A la répétition générale, on avait à ce magnifique spectacle une impression de lourdeur et de longueur. La cause initiale en revient sans conteste au poncif de la machinerie de l'Opéra, où les changements de décors s'effectuent au grand ralenti, avec une totale indifférence au mouvement du drame. Tant que le plateau du Palais Garnier ne sera pas doté des découvertes de la scène moderne, il faudra renoncer à y voir, dans l'animation voulue, les œuvres représentées. Il y a là un danger qui menace les musiciens qui travaillent encore pour l'Opéra. Lorsqu'il s'agit de chefs-d'œuvre consacrés, on s'accomode de bien des imperfections. On devient plus exigeant pour les pièces inédites. On n'a que trop tendance à rejeter sur les ouvrages nouveaux les défauts d'un arrangement scénique inhabile et traînant.

J'ajoute qu'à une première audition la musique de *Un jardin sur l'Oronte* semble dilatée outre mesure, et presque dépasser son but. Il y a, dirait-on, en elle de quoi défrayer deux drames lyriques. Pour effacer ce sentiment fâcheux, il suffirait de supprimer quelques passages, quitte à les rétablir plus tard, quand l'œuvre aura été connue, comprise, admirée comme il convient. Au premier acte, la légende de *Tristan*, contée par sire Guillaume, si jolie qu'elle soit musicalement, mais dont le public ne saisit pas un mot, pourrait disparaître. Le dernier tableau du second acte, *le Troisième gué de l'Oronte*, inutile à l'action, doit être coupé sans regret. Le compositeur n'y témoigne, en effet, que de simple et sûre technique. Enfin, le ballet, qui contient, il est vrai, des pages absolument ravissantes, mais qui arrive trop tard, se détacherait, pour l'instant, sans grand dommage. Ainsi allégée, la partition, dès son apparition, prendrait tout son essor. On n'en sentirait que plus vivement le charme puissant des scènes supérieurement traitées, comme la dernière scène du premier tableau, comme tout le deuxième tableau du *Jardin*, comme celui de la *Chambre du trésor*, comme la pathétique conclusion de la pièce. *Un jardin sur l'Oronte* deviendrait de cette manière un spectacle où, selon l'expression de Barrès, nous irions « nous éblouir à l'aise ».

Vocalement et rythmiquement, la musique de M. Alfred Bachelet est écrite avec des hardiesses et des minuties très difficiles à traduire. Le compositeur a heureusement rencontré à l'Opéra des interprètes doués et rompus au métier en perfection. De sa baguette, M. Philippe Gaubert enlève comme d'une aile l'exécution instrumentale. Mme Suzanne Balguerie incarne de façon superbe « l'Ange du désir » et « la Sœur du ciel » qu'est Oriante. Elle fait valoir à loisir son incomparable quinte aiguë. M. José de Trévi a bien « l'air libre et guerrier » de sire Guillaume « ivre de bonheur et de malheur », et ténorise d'une vaillance infatigable. Mme Marise Ferrer campe avec une souriante autorité Isabelle, le plus délicieux personnage du drame. Cette création, achevée de tout point, sera comptée à cette cantatrice de premier rang et qui possède l'une des voix les plus homogènes et les plus belles de ce temps. M. Endrèze a un organe, une émission, une manière de jouer et de chanter qui évoquent singulièrement le souvenir du grand artiste qu'est M. Vanni Marcoux. Celle que Maurice Barrès appelait « la grosse Badoura » est figurée à l'Opéra par une chanteuse svelte et exquisement captivante, Mlle Odette Ricquier. Par ailleurs, cette jeune femme révèle une voix, pure et rare. Mlle Renée Mahé, MM. Singher, Narçon, Luccioni, Madlen, Morot, Le Clézio, Gilles, Nougaro se dépensent avec zèle dans les autres rôles. Au cours du ballet, réglé par M. Léo Staats, Mlles Soutzo, Didion, Simoni et Binois font paraître en lumière leur grâce spirituelle et leur légèreté expressive.

L'œuvre de MM. Franc-Nohain et Alfred Bachelet est-elle de la formule réclamée par l'âge présent ? L'opéra est-il à son déclin ? Ne nous préoccupons pas de ces questions. *Un jardin sur l'Oronte* sort des conditions ordinaires et dépasse de beaucoup la musique dramatique actuelle. Il nous faut accorder notre juste estime à cette œuvre, qui nous rappelle à l'art lyrique, dans son haut sens, et qui répond suffisamment à notre grande attente. Observons que c'est une nouvelle conquête de la musique française et qu'elle maintient en honneur notre école. Sans nous dissimuler ses imperfections, montons *Un jardin sur l'Oronte* au cran élevé que méritent ses auteurs, des maîtres en leur partie.

HENRY MALHERBE.